

Documents recueillis

par Jean Lartéguy

**LES
JEUNES DU MONDE
DEVANT LA GUERRE**

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1955.

Celui que ne satisfait pas une part normale de vie et qui en souhaite une plus grande obéit à pure sottise : pour moi, toujours, ce sera là une éclatante vérité. Les longs jours n'ont jamais réservé à personne que des épreuves plus voisines de la douleur que de la joie. Les joies, où sont-elles ? Ton œil les cherchera en vain, sitôt que tu auras franchi pour ton malheur la limite marquant ton lot.

SOPHOCLE
Œdipe à Colonne.

AVANT-PROPOS

En dehors de toutes considérations politiques, sans nous soucier des causes qu'ils défendaient et du bien fondé de ces causes, nous avons essayé de réunir, dans un même recueil, des lettres de jeunes gens, surtout d'étudiants et de professeurs morts à la guerre, quels que fussent leurs pays ou leurs partis.

Le soldat de la Wehrmacht marchant sur Moscou, un masque de poussière blanche collé au visage, s'y trouve à côté de Shura, le frère de Zoya, l'héroïne soviétique qui, les cheveux coupés à la garçonne, faisait le coup de feu dans les marais de Petrishevo; le combattant américain de Corée y coudoie le lycéen de Buffon et la lettre du marin danois Kim Maltbe Bruun répond à celle du professeur Jacques Decour.

Ces jeunes hommes, au sortir du collège ou de l'université, se trouvèrent plongés dans un tel déchaînement de haines et de violences, qu'ils ne purent jamais complètement croire à la réalité de la guerre, tant elle leur semblait horrible et absurde.

Wolfgang Doering écrit :

« Mais ce qui m'a ébranlé, ce que je n'avais pu imaginer, c'est la vision de la guerre dans toute sa réalité et sa brutalité. On ne peut pas, il ne faut pas s'habituer à

cette réalité si extraordinaire, si inquiétante que nous devons la refuser. »

Dans ces lettres de soldats ou de partisans, nous retrouvons souvent le même thème : adieux aux parents, à la fiancée, aux amis, et les sentiments exprimés dans toutes les langues sont semblables. Parfois, s'y joint une certaine exaltation pour la Cause, le Pays, le Parti, rarement de la haine et toujours de l'espoir.

Les tempéraments de chaque peuple s'y font jour : romantisme un peu trouble parfois du Germain, désir de logique et de lumière du Latin — depuis les Grecs, la mort du Latin a toujours été un adieu à la lumière — pudeur anglo-saxonne qui se déguise en humour — tendresse profonde du Slave. Mais bientôt se dégage une étrange impression. Ces hommes étaient chrétiens, communistes ou monarchistes, slaves, germains ou latins, mais ils appartenaient cependant à une seule patrie, celle qui, par delà les frontières, tendait à rassembler en elle la jeunesse du monde et son espérance.

Tous se rejoignaient dans un désir éperdu de fraternité; ils étaient persuadés qu'un monde meilleur, plus juste, un monde amical, « de tendresse », disait l'un d'entre eux, sanctionnerait leurs souffrances, leurs sacrifices, et ils n'auraient pu admettre qu'il en soit autrement.

Valentin Feldman crie à ses bourreaux, avant d'être fusillé : « Imbéciles, c'est pour vous que je meurs. »

Si vous le voulez bien, nous poserons en principe que toutes ces lettres n'ont été écrites ni par des Français, ni par des Allemands, des Russes ou des Anglais, mais par les habitants de cette même patrie qui a nom la jeunesse du monde.

Un dieu jaloux de leur enthousiasme, de leur force, de leur générosité, comme à la Tour de Babel, avait brouillé leurs langues pour qu'ils ne s'entendent plus, les avait aveuglés pour qu'ils s'entre-tuent, bien que frères.

La mort a arraché leur bandeau; ils peuvent, dans ce livre, parler la même langue.

Jean LARTÉGUY.



Toutes les lettres composant cet ouvrage n'ont pu être réunies qu'au prix d'un certain nombre de difficultés. Si certaines avaient été publiées dans des recueils, des journaux ou des revues, bien d'autres étaient encore entre les mains des familles des morts. C'est ainsi que, malgré tous mes efforts, je n'ai pu obtenir à temps les lettres américaines. Aussi cet ouvrage n'en contiendra-t-il qu'une seule.

Je tiens encore une fois à rappeler que *Les Jeunes du Monde devant la guerre* n'a aucune intention politique et ne cherche qu'à démontrer l'absurdité et l'horreur de la guerre en donnant la parole à ceux qui en ont souffert et en sont morts.

Je demande à toutes les personnes de tous les pays et de toutes les confessions qui ont pu m'aider, de trouver ici l'expression de ma plus vive reconnaissance.

J. L.

ALLEMAGNE

... Ce ne sont pas paroles en l'air lorsque l'on dit que les morts restent avec nous. Mais ce qu'il faut, c'est qu'ils veuillent bien y rester.

Bernhard BECKERING.

Les 19 premières lettres allemandes de ce recueil ont été extraites de « Kriegs-briefe Gefallener Studenten » 1939-1945. Rainer Wunderliche Verlag. Hermann Leins. Tübingen und Stuttgart.

WOLFGANG DOERING

Docteur ès lettres de l'Université de Tuebingen.

Né le 10 décembre 1908 à Sande.

Tué le 9 septembre 1941 à Fiediene (Russie).

Modlin (Pologne), le 8 octobre 1939.

Les événements politiques qui viennent de se dérouler ces semaines et ces mois passés ne m'ont pas surpris; au contraire ils m'ont trouvé préparé. Mais ce qui m'a ébranlé, ce que je n'avais pu imaginer, c'est la vision de la guerre dans toute sa réalité et sa brutalité. On ne peut pas, il ne faut pas s'habituer à cette réalité si extraordinaire, si inquiétante que nous devons la refuser. Il est difficile d'arriver à se conduire en juste : se soumettre sans devenir une « chiffe molle », et ne pas devenir dur, cynique et insensible en refusant d'y voir clair. Cette dernière attitude est de beaucoup la plus fréquente, malheureusement.

Je me console de ma solitude, de mon désir violent d'une vie intérieure valable, avec la beauté de la nature, cette beauté que seul un soldat peut découvrir pendant les longues gardes de nuit. J'ai la forêt et le fleuve que l'on traverse à l'aube, et, pendant la marche, la vaste étendue de la plaine orientale. Cela m'est d'une consolation extraordinaire.

J'ai la garde actuellement d'un de nos ponts de bateaux. La nuit, autour d'un feu de camp, je reste assis avec mes soldats, les vieux et les jeunes — il en est de tous les âges dans ma compagnie. Nous regardons ensemble se lever et se coucher le soleil et j'éprouve un étrange bonheur à regarder couler l'eau du fleuve, qui coulait hier et avant-hier, qui coulait il y a mille ans.

HEINZ KUECHLER

Etudiant en droit à Berlin.

Né le 20 décembre 1915 à Wuerzburg.

Tué le 30 octobre 1942 près de Jarzew (Russie).

France, 11 juin 1940.

Il y a quelques heures, j'étais dans un de ces villages que bombardaient notre propre artillerie et celle de l'ennemi (CHAUDARDES). L'église, un bâtiment que l'on venait de reconstruire, dans sa simple beauté gothique, était restée presque sans blessures. Les maisons avaient l'air plus gravement touchées avec leurs toits crevés, leurs portes et leurs fenêtres brisées, leurs pièces désertes. Une vieille femme sortait d'une cave, tremblante, courbée, bouleversée par tout ce qu'elle avait souffert. Elle était la dernière et unique habitante du village et tous les autres s'étaient échappés ou avaient été évacués depuis longtemps. Elle seule n'avait pu les suivre et pendant le bombardement, en boitant, elle avait quitté sa petite maison pour la cave d'une autre bâtisse. Un soldat de nos avant-gardes lui avait dit qu'elle était prisonnière de guerre et c'est pourquoi elle n'osait plus se montrer. Elle avait quatre-vingt-deux ans et parlait de l'occupation

pendant la première guerre. Je lui fis comprendre qu'elle était libre et qu'elle pouvait rentrer chez elle, retrouver son jardin et sa fontaine. Elle fut difficile à convaincre; elle avait peur d'un nouveau bombardement et redoutait l'incertain. Nous l'avons raccompagnée jusqu'à sa maison, au bout de la rue. La voix tremblante, elle nous rappelait ses souvenirs : son fils tombé en 1918, sa fille morte en août 1914 d'angoisse et de frayeur au moment de la naissance de ses deux jumeaux, alors que son mari était à la guerre. Dans sa chambre étaient mêlés du linge, de la vaisselle, des chaises, des tables, des tiroirs. Le toit était crevé et semblait prêt à crouler. La photo de son fils couverte de poussière gisait par terre dans un coin. Elle la saisit et en pleurant pressa ses lèvres sur le verre. Quand j'ai voulu partir, elle a pris mes mains...

Depuis longtemps, il bruine et nous sommes rentrés sous nos tentes. Ce soir et probablement demain nous resterons encore ici. Nous allons dormir et attendre le succès des armes de nos camarades. Tout ce qui va venir, nous le prendrons avec un sourire moqueur, méprisant les hommes, ne donnant pas notre amour à ce qui n'existe pas, à aucun Dieu, à aucune providence.

BERNHARD BECKERING

Assesseur à Berlin.

Né le 9 juillet 1907 à Deutsch-Wilmersdorf.

Tué le 25 janvier 1945 près de Oos (Eiffel).

Extraits.

Eiffel, 2 janvier 1945.

Un pilote américain descend en parachute, car son

appareil est en flammes. Il se casse la jambe droite et reste immobilisé dans un champ de neige. Je suis le premier près de lui. Il craint d'être abattu tout de suite. Tant bien que mal, nous lui mettons des éclisses, puis nous le faisons transporter. Nous pouvons nous comprendre suffisamment. Il a vingt-quatre ans, il est d'un caractère ferme, bien qu'il se trouve réduit à l'impuissance. « *It's a long way home, my fellow.* » Plein de grâce, il me serre la main. Nous pourrions nous comprendre. Nous devons être ennemis, seulement parce que nous habitons deux patries différentes.

—

HANS FRIEDRICH STAECKER

Etudiant en sylviculture à Hannover-Muenden.

Né le 16 avril 1916 à Nordschleswig.

Tué le 22 juin 1941 à Pozurze.Litovie.

21 juillet 1940.

Lentement, je commence à comprendre cet axiome : « La guerre est mère de tous les maux. » Le combat plonge d'abord l'homme tout entier dans un état de surexcitation extrême qui va en diminuant. Un flot de pensées graves et belles traverse maintenant mon esprit. Tu sais, dans nos méditations sur Dieu, nous nous réclamions toujours de notre intelligence, jamais de notre cœur. La réalité de Dieu à travers les sentiments ne m'est devenue consciente qu'aujourd'hui. C'est le cœur qui fait l'homme et je l'ai véritablement senti pendant les instants difficiles où une vague chaude de sang le parcourant, j'étais tiré par lui en avant. Un de mes camarades était mort et je me sentais pris de vertige. Plus tard, profonde prière

sur sa simple tombe : un tertre sur lequel poussent quelques fleurs des champs, une croix de bois taillée dans une caisse de margarine, son casque de fer...

Si je me fais au calcul des probabilités, il y a déjà longtemps que cela aurait dû être mon tour.

J'ai appris en tout cas ceci : la logique ne suffit pas pour donner un sens à la vie, ce mélange de joies, de douleurs et de ferveur.

Quand nous avons chanté le *Te Deum* à la fin de la bataille, j'ai enfin compris à qui il était adressé.

—

HENRY HARALD

Docteur ès lettres.

Né le 25 novembre 1919 à Berlin.

Tué le 22 décembre 1941 près de Moscou.

Front de l'Est, le 30 juin 1941.

Sur les traces de l'armée (rouge) en pleine retraite qu'ont détruite nos tanks et nos Stukas : une violente impression m'assaille.

Les bombes des Stukas ont creusé d'énormes cratères sur les bas côtés de la route et les tanks lourds projetés en l'air ont été retournés. Nos chars ont achevé cette armée que nos bombardiers avaient surprise. Pendant vingt-cinq kilomètres nous avons marché, contemplant ces tableaux d'une grandiose destruction.

A côté de deux cents tanks détruits, brûlés, renversés, des canons, des camions, des cuisines de campagne, des motocyclettes, une mer d'armes, de casques, d'accessoires divers et aussi des pianos, des radios, du matériel de



Les Jeunes du Monde devant la Guerre

Documents recueillis par Jean Lartéguy.

Du Japon, Jean Lartéguy nous avait rapporté un document bouleversant, *Ces Voix qui nous viennent de la Mer*, testament des pilotes-suicide japonais et de toute une jeunesse sacrifiée dans une guerre inutile. Il vient de publier récemment *Du Sang sur les Collines* ; ce document à peine romancé décrit le drame de toute une jeunesse qui cherche désespérément une raison de vivre, de lutter, de mourir.

Il s'agit encore ici d'un recueil de lettres, mais, cette fois, de tous les jeunes du monde entier morts à la guerre, quels que soient le camp dans lequel ils se trouvaient, la cause pour laquelle ils se battaient. Le partisan soviétique s'y trouvera à côté du soldat de la Wehrmacht marchant sur Moscou, le monarchiste à côté du communiste, et, par delà les partis et les frontières, s'échangeront de pathétiques dialogues.

A mesure que nous avancerons dans cette lecture, nous nous apercevrons que tous ces jeunes morts ne se haïssaient pas, n'étaient pas ennemis, mais qu'ils appartenaient à une même patrie, celle de la jeunesse et de l'espoir. Car jamais l'espoir n'est absent de ces lettres, même des plus cruelles, et toutes nous promettent le temps de la grande fraternité.

Ces Voix qui nous viennent de la Mer, *Du Sang sur les Collines* et *La Jeunesse du monde devant la Guerre* forment une sorte de trilogie à la gloire non pas de la guerre et de la mort, mais de l'espérance.

ETS. DHUIÈGE IMP. BAGNEUX (SEINE)

450 fr. B. C. + T. L.